

CONJURATIONS

EXPOSITION
COLLECTIVE

Petiches et Totems en Aliénocène

Alex Ayivi
Anna de Castro Barbosa
Anna Safiatou Touré
Béatrice Guilleman
Carlota Sandoval Lizarralde
Elise Peroi
Emile Degorce-Dumas
Frédéric Choffat & Caroline Andrin
Galatée Deschamps
Jean-Pierre Rostenne
Luna-Isola Bersanetti
Rachel Labastie
Raphaël Emine
Robin Wen
Thomas Garnier
Sofie van Saltbommel

COMMISSARIAT
Stéphanie Pécourt
en synergie avec
Ariane Skoda

du lundi au vendredi
de 14h à 19h

4
—
24
septembre
2025

CENTRE WALLONIE-BRUXELLES / PARIS
Hors-Les-Murs Satellite # GALERIE TALMART

TALMART



CONJURATIONS *Fétiches & Totems en Aliénocène*

Alex Ayivi

Anna de Castro Barbosa

Anna Safiatou Touré

Béatrice Guilleman

Carlota Sandoval Lizarralde

Elise Peroi

Emile Degorce-Dumas

Frédéric Choffat & Caroline Andrin

Galatée Deschamps

Jean-Pierre Rostenne

Luna-Isola Bersanetti

Rachel Labastie

Raphaël Emine

Robin Wen

Thomas Garnier

Sofi van Saltbommel

Commissariat : **Stéphanie Pécourt**, en synergie avec **Ariane Skoda**

Galerie Talmart, Paris, 22 rue du Cloître Saint-Merri - 75004

4 > 24 septembre 2025

L'exposition est accessible à la presse et aux professionnel.les dès 14h.

Vernissage jeudi 4 septembre : 18h00 > 21h00

L'occupation de la Galerie Talmart par le Centre sera renouvelée par une seconde exposition nommée *Incantations en Aliénocène - Lacrydool* - Commissariat : **Antoine Carbone & Delphine Roche** – Production : **Sara Anedda** du 14 au 28 octobre 2025.

Indices d'une iconoclaste exposition

Je vais divulguer un secret : le langage, c'est le châtiment¹

Ingeborg Bachmann

Parce que les mots font performer une réalité qui en appelle parfois à résister à toute tentative de traduction et de saisissement et qu'ils ne peuvent pas toujours dire ce qui s'éprouve, se ressent et que le silence est chargé d'une autre vérité que celle du dicible, nous ne dirons que peu.

L'invitation à cette exposition est de la nature d'une ellipse narrative et d'un fragment de papier qu'on enfouit dans une bouteille à la mer avec l'espoir qu'elle trouve un jour à émerger des eaux par hasard avec le secret espoir de la providence.

Cette exposition qui est à pénétrer en impie et en s'y délestant de nos « lumières » et épistémès calcifiées prend des allures de cabinet de curiosités et est constituée de pièces, d'offrandes qui sont autant d'énigmes à déceler, d'artefacts chargés de récits humains et non humains au pluriel. Des pièces rassemblées intuitivement qui polyphoniquement disaient tant pour nous avec l'espoir qu'elles diront autant pour vous.

De cet asile, semblent exhumer des savoirs et charmes cosmiques, semblent psalmodier des litanies et des stances de conjuration qui esquissent des à-venir et des ritualités reconfigurées, expurgées de ce qui assèche, cristallise, sanctuarise et condamne.

Tout y est intriqué – symboles syncrétiques, suggestions et appâts aux ressentis – tout y est murmuré et célèbre les langages mineurs et de la marge – la beauté vénéneuse.

Merci à Art et marges musée pour le prêt de l'œuvre de Jean-Pierre Rostenne – figure iconoclaste bruxelloise de l'Art brut.

Stéphanie Pécourt

¹- Malina - Ingeborg Bachmann. Traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet et Claire de Oliveira. Seuil, 288 p.

CONJURATION¹ :

XIIe siècle, au sens 1 ; XVe siècle, au sens 2. Emprunté du latin classique *conjuratio*, « alliance, complot », et, en latin médiéval, « adjuration, formule magique ».

FÉTICHE :

Nom donné à des objets naturels ou façonnés par l'homme, dans lesquels, selon certaines religions animistes, des esprits viennent temporairement résider et qui sont alors revêtus de pouvoirs magiques. Vénérer un fétiche.

TOTEM :

Dans certaines sociétés, notamment d'Amérique du Nord et d'Australie, animal ou, moins souvent, végétal, objet considéré comme l'ancêtre ou l'emblème protecteur d'un clan, d'un groupe, d'un individu. *Cette tribu aborigène a pour totem un pinson. Il est parfois interdit de consommer l'animal qui a le statut de totem.*

ALIÉNOCÈNE :

Idiome emprunté à Frédéric Neyrat² - *Je voudrais que l'on puisse faire un jour l'expérience imaginaire, réelle, artistique et peut-être un jour politique, de sentir en nous la présence de l'Univers.*

L'alienocène cherche à remodeler le rapport entre l'humain et l'inhumain, le terrestre et l'extra-terrestre, le proche et le lointain, ce qui nous est familier et ce qui persiste à rester malgré tout étranger.

Les figures de l'aliénocène sont à la fois cosmologiques et politiques, elles dépassent le cadre de l'anthropocène et de la relation quasi incestueuse qu'anthropos entretient avec la Terre. Contre la sédentarité de l'anthropocène, l'aliénocène cherche à promouvoir une errance existentielle : nous sommes étrangers au monde dans le monde.

L'aliénocène hérite du mouvement internationaliste, et en retient la vocation mondiale, l'horizon révolutionnaire, la recherche de contre-récits. Son projet serait celui d'une Première Externationale.

1 - Définitions tirées de : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9F0580>

2 - Frédéric Neyrat est un philosophe français, ancien directeur de programme au Collège international de philosophie et Docteur en philosophie (1998). Il est membre du comité de rédaction de la revue Multitudes et de la revue Lignes. Auteur de plusieurs essais (sur Martin Heidegger, Antonin Artaud, Jean-Luc Nancy), il tente de fonder un existentialisme radicalisé sensible aux questions d'écologie politique. Il est Professeur dans le département d'Anglais de l'Université de Wisconsin-Madison (États-Unis) et dirige la plateforme électronique Alienocene. En 2022, il rédigea un article pour le Centre dans le cadre de l'exposition *Prométhée, le jour d'après*.

Il est l'auteur notamment de l'ouvrage *La condition planétaire, Les liens qui libèrent*, 2025.

Centre Wallonie-Bruxelles / Paris Direction Stéphanie Pécourt a.skoda@cwbb.fr
127-129 rue Saint-Martin 75004 Paris www.cwbb.fr 01 53 01 96 96 p.couturier@cwbb.fr

Des peintures d'Alex Ayivi à la forme sculpturale et évidée, miroir fracturé de notre modèle consumériste qui s'épuise, aux relents mortuaires, nous font ressentir une forme de dégoût face à la course au profit. Un sentiment équivoque d'attraction-répulsion affleure aussi à la vue de la relique de cheveux encastres dans du plexiglas d'Anna de Castro Barbosa, tentative ultime de conservation de traces de notre alter ego dans la relation amoureuse. *Aux confins de l'alien...* Loin des récits intimes, sondant les entrailles de l'histoire dite collective, Anna Safiatou Touré nous invite avec force à interroger notre culture de la conservation, la muséification et sacralisation d'objets que nous avons pillés. Regard critique et incisif aussi que celui de Frédéric Choffat et Caroline Andrin qui, au travers d'un film, questionnent l'exotisation et les visions essentialistes.

Un appel à travers ces fragments d'objets et ces bribes d'histoires à composer des récits alternatifs moins dominateurs et porteurs d'autres visions pour le futur. C'est ainsi que les éclats de coquillage du costume Luna-Isola Bersanetti ressuscitent une Aphrodite émancipée, d'un ailleurs mytho-poétique, résistante au patriarcat. Une esthétique du fragment se dessine également dans la finesse des toiles de soie d'Elise Peroi, porteuses d'âme, de souffles de vie.

Un corpus d'œuvres totémiques vient questionner notre rapport à l'architecture et à ses soubassements. Si la colonne à l'allure protectrice de Béatrice Guilleman fait résonner des histoires de cités ensevelies, l'acte de bâtir est célébré par un clou de Rachel Labastie évoquant les fondations des temples. Les ruines fictives de Thomas Garnier quant à elles font renaître par algorithme une kyrielle de paysages romantiques envahis par le maelstrom de nos résidus technologiques contemporains. Avec la fontaine d'Émile Degorce-Dumas, l'ouvrage se meut en réceptacle de liquide et de rituels païens, aux accents dionysiaques, ode à la culture queer.

Quant aux pigeonnières de Galatée Deschamps, leur édification est repensée de façon à impulser un autre rapport au vivant destiné à le délivrer de la tutelle de domestication. Sofi van Saltbommel nourrit une réflexion réverbérante en convoquant cette fois la figure de la vache tant objet de culte notamment en Inde que d'exploitation féroce pour satisfaire nos appétits voraces. Ses deux sculptures en forme de main peuvent être appréhendées comme une exhortation à développer d'autres gestes moins prédateurs, réconciliants et apaisants. Dans une similaire attention à considérer le dialogue avec les non-humains, Raphaël Emine façonne des céramiques porteuses de visions utopiques, susceptibles d'abriter des insectes et de les attirer en leur sein.

L'hybridation, le syncrétisme et la sémiotique symbolique se symbiosent dans les installations de Carlota Sandoval Lizarralde qui sont autant de signes à déchiffrer.

La verticalité de la sculpture composée de dreadlocks de Robin Wen convoque quant à elle une histoire plus biologique et génétique qui n'est pas sans rappeler les rituels traditionnels des cultures afro-descendantes, sud-américaines ou insulaires.

La canne bombée et sur-ornementée de Jean-Pierre Rostenne, loin d'aider à la marche, permettrait-elle de faire le lien entre le ciel et la terre, comme une intercesseuse entre les divinités et les hommes ?

Protéiformes, truculents, déroutants, ensorcelants, les artefacts de cette exposition exhalent leur pouvoir, leur magie silencieuse.

Ariane Skoda

Alex Ayivi

Sillicium Valley

2025
Peinture à l'huile, acrylique sur bois
Découpes manuelles
30 x 28 cm

Cette œuvre chargée de symboles représente différents éléments antinomiques. La chance, l'infortune, la mort. Le sillicium de carbone est indispensable pour produire nos miroirs tactiles et répandre notre narcissisme numérique. Inspiré du roman d'Alain Damasio, les éléments repris de cette composition picturale témoignent de manière absurde des référents symboliques visuels de notre société contemporaine. Consumérisme, hasard, mort et technologie s'entremêlent.

L'inconnue

2025
Peinture à l'huile, acrylique sur bois
Découpes manuelles
24 x 18 cm

Le pape François est mort. Son cercueil ouvert est montré au Vatican, l'image du cercueil ouvert est diffusée sur le web. L'installation met en perspective le tabou de la mort et sa surexposition contemporaine, le rite et le spectacle médiatique. Ce cercueil devenu anonyme renvoie au symbole de la mort, à cette expérience commune humaine, à notre propre mort.

Mon travail expérimente une « nouvelle narration » affranchie des codes classiques du récit. Je m'intéresse particulièrement à l'essence de la bande dessinée – la séquence et la découpe du temps – en fragmentant les tableaux sur bois et en réorganisant la transmission du récit. Dans cette démarche, la poésie prime sur la linéarité empirique de l'histoire : il n'y a ni début ni fin, mais une expérience fragmentée où le temps se suspend.

Depuis fin 2023, ma peinture s'ouvre davantage au hors-champ, à travers la production d'objets sculpturaux peints. Ces œuvres picturales, découpées manuellement à la scie à chantourner et peintes, prennent place sous forme d'installations denses aux murs. Elles fonctionnent comme un lexique, empruntant aux pictogrammes, emojis et rébus. Poèmes visuels, elles peuvent établir leur propre narration.

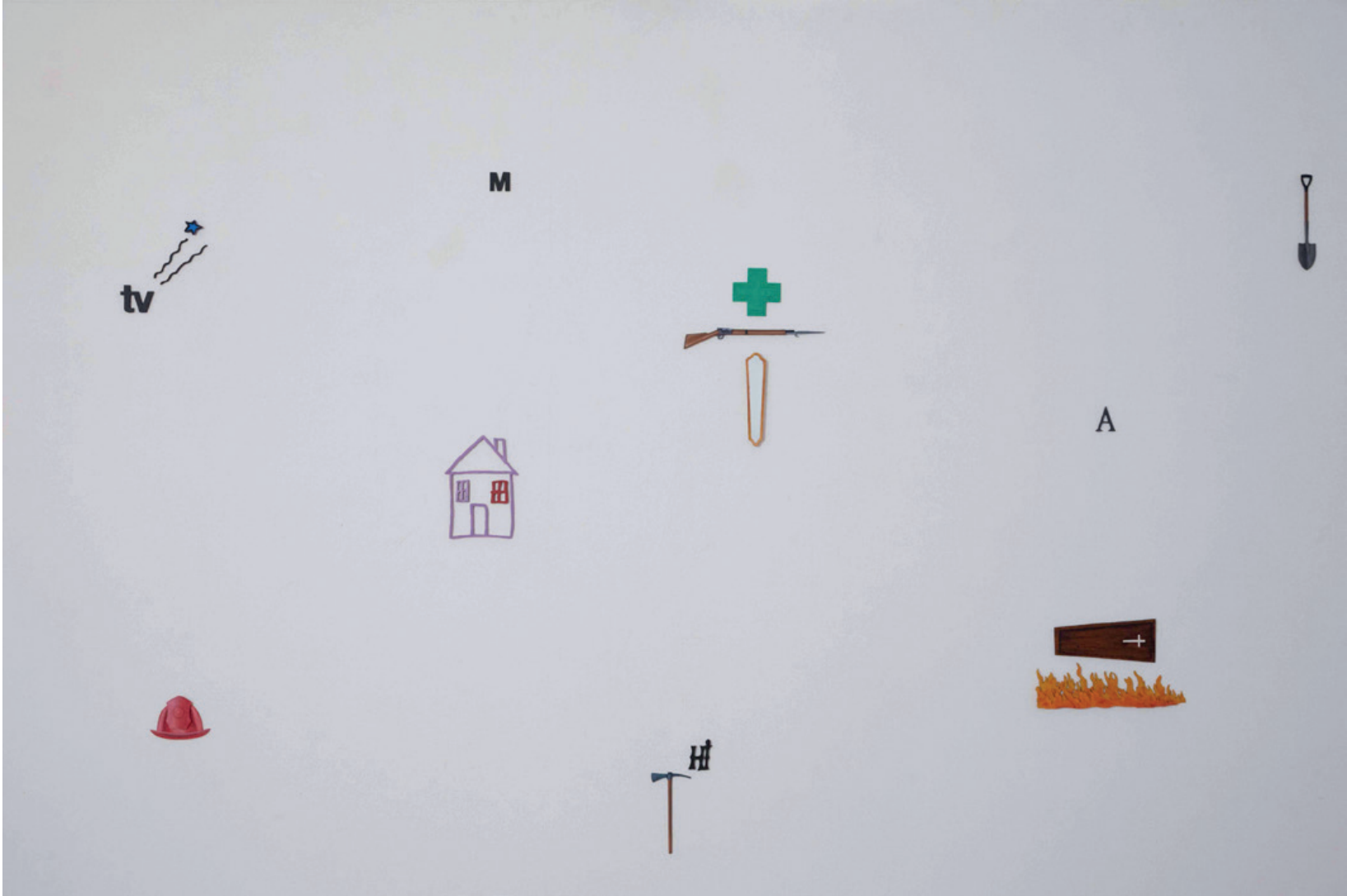
Alex Ayivi est né en 1993 en région parisienne (France). Il est diplômé des Beaux-Arts de Bourges et de l'ENSAV La Cambre en gravure et images imprimés, il explore une « nouvelle narration » à travers la peinture et la sculpture, où il cherche constamment à développer de nouvelles formes narratives et plastiques.

Ses œuvres ont été présentées à la Cité internationale des arts et à La Villette à Paris (FR) ainsi qu'au Centre de la Gravure de La Louvière (BE).

[instagram.com/alex.ayivi](https://www.instagram.com/alex.ayivi)



Silycium Valley, 2025, peinture à l'huile, acrylique sur bois, découpes manuelles, 30 x 28 cm © Alexandre Ayivi



L'inconnue, 2025, peinture à l'huile, acrylique sur bois, découpes manuelles, 24 x 18 cm © Margarita Ivanova

Anna de Castro Barbosa

Leftlovers (VIII)

2025

Nouvelle production

Plexiglass, inox, verre dépoli, verre, cheveux, cils et poils humains

© Anna de Castro Barbosa studio

Le titre *Leftlovers* joue sur une mauvaise orthographe du mot leftover (les restes) et la mauvaise traduction de “amoureux gauches”. Cette série explore l’idée du reste de l’autre, de l’être aimé qui disparaît en laissant des peaux mortes et des cheveux. Les cheveux mis sous verre proviennent du siphon de la douche où restent coincés des parties de nous. S’il semblerait que la première réaction appropriée soit le dégoût - qu’en est-il dans l’obsession amoureuse ? Ce reliquat précieux et abject devient image de ce désir de l’autre, du besoin de le conserver.

Dans ces espaces préservés, il y a arrêt sur image d’une chose qui devait juste partir, devenue objet sacré. Un fétiche est un objet culte auquel on attribue un pouvoir magique. Il y a une différence entre fétiche et fétichisme.

Cet autre devenu une créature non familière. L’alien n’est pas un étranger, c’est quelqu’un que l’on a fini par perdre constamment. Cet autre aimé, dont il ne reste que quelques cheveux, cils et autres poils pour retrouver son corps. On embrasse l’évacuation d’eau pour l’aspirer en soi. Geste vain ou fétiche amoureux, bizarrerie sentimentale.

Leftlovers reste une série de cuves de plexiglass, avec la brillance du verre comme surface froide et hygiénique, trahissant leur nature d’écrins sales pour des cheveux à la fois propres et encrassés. Elles avaient la taille d’un visage. Ici, le format s’étend pour en faire un panorama. Étendue d’un regard amoureux, champs de tristesse, corps dans une baignoire.

Anna de Castro Barbosa poursuit sa pratique plastique entre sculpture et installation, créant des espaces et objets qui interrogent la rencontre. Ce qui l’intéresse n’est pas tant l’instant du contact que la tension qui le précède, cet espace trouble où désir et inquiétude s’entrelacent, où la séduction vacille entre attraction et répulsion.

Ses sculptures convoquent des matériaux qui parlent au corps : le froid du métal, la douceur d’une surface poreuse, la rigueur d’une ligne tranchante. Certains de ses objets s’inscrivent dans un dialogue qui flirte avec l’instrument médical, l’outil fétichiste, la prothèse. Dans son travail, il est question de raconter, rechercher, provoquer des relations par le biais de l’inquiétude, de l’étrangeté. Ses dispositifs, des environnements complets comme des objets minuscules, mettent à l’épreuve et constituent un lieu où le désir et le malaise se disputent l’expérience du toucher en impliquant des rapports de séduction, d’attraction et de répulsion. Au cœur de ces tentatives de coexistence se trouve cette volonté de vouloir saisir où se situe la rencontre, comment rendre le contact possible. S’en suivront des réactions : de l’allergie, du dégoût, de l’érotique, de l’affection.

L’inquiétude devient un élan vers une altérité insaisissable. Ses recherches récentes s’orientent vers les jeux et leurs règles, envisagés comme cadres organisant l’expérience du contact et la fabrique du désir, où attente, trouble et hésitation deviennent des rituels à habiter.

Anna de Castro Barbosa (1995, Montpellier) est artiste plasticienne et sculptrice. Elle vit et travaille à Paris et son atelier est aujourd’hui installé à Poush. Après des études d’histoire de l’art à la Sorbonne, diplômée des beaux-arts de Nantes, elle obtient son DNSEP avec les félicitations aux Beaux-Arts de Paris en 2024, accompagnée de Tatiana Trouvé et Dominique Figarella.

Elle a notamment présenté son travail en France (Spiaggia Libera, Strouck, Pal Project...) ainsi qu’à l’international (Third Born à Mexico, Mega à Milan...). En 2024, elle est lauréate de la bourse Diptyque, de la bourse Bredin-Prat et du Prix Dauphine pour l’art contemporain. Elle sera en résidence avec la galerie Third Born à Mexico durant l’été 2025 où elle présentera son premier solo en septembre.

[instagram.com/annbarbosanna](https://www.instagram.com/annbarbosanna)



Anna Safiatou Touré

Feitiço

2024

Projet réalisé dans le cadre de la résidence Fondation Carrefour des Arts - Bruxelles,

50 sculptures en terre cuite - faïence rouge (entre 4 et 10 cm de long/pièce)

Feitiço est un projet qui met en scène une collection d'empreintes de masques miniatures en provenance du Congo, acquise par un collectionneur privé de Louvain-la-Neuve.

Telle une archéologue, l'empreinte de ces objets permet à l'artiste de retracer des histoires en soulevant des questions liées aux pillages d'objets, à la *fétichisation* des masques et aux mises en scène muséales sacralisantes qui leur sont souvent dévolues.

L'œuvre oscille entre satire et hommage : la perte d'information liée au parcours de ces Vestiges se manifeste par l'empreinte, seule persiste une trace de leur présence.

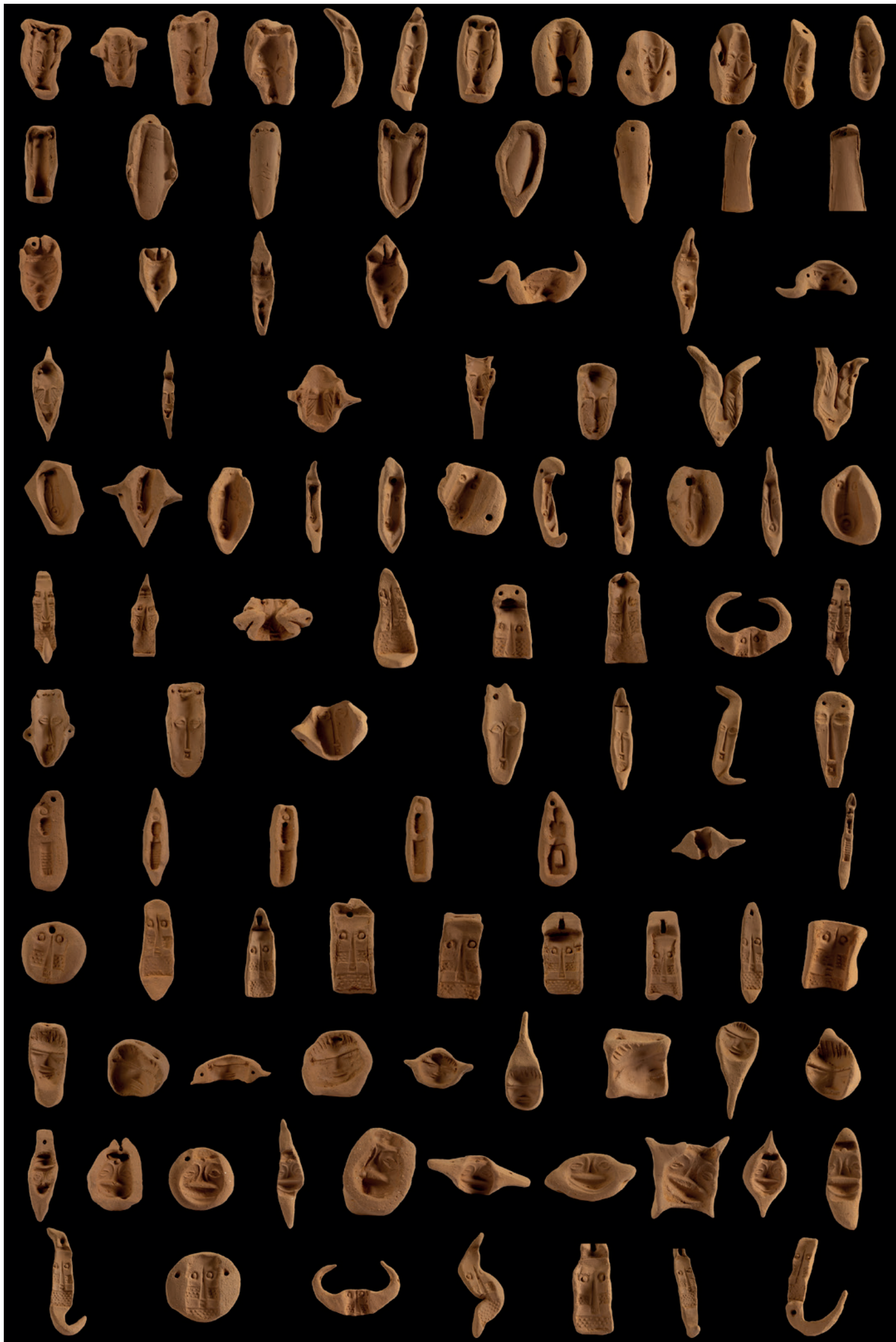
L'installation évoque également les plus de 80 000 objets congolais conservés à l'AfricaMuseum de Tervuren, ainsi qu'aux milliers d'autres disséminés à travers la Belgique.

Feitiço s'inscrit dans une recherche plus globale de l'artiste qui mêle différents médiums, dont une collection d'empreintes de masques miniatures qui comporte 819 pièces (*The Faces Collection*), l'élaboration d'une langue inventée (le dgéba), et d'un jeu vidéo (*Gamanké Museum*). Ces différents volets permettent à Anna Safiatou de fertiliser de réelles fictions à lire ou à écouter, et qui nous invite à repenser notre manière de regarder, de conserver et d'interpréter ces héritages.

Née à Bamako, Anna Safiatou Touré a quitté le Mali pour la France à un âge où elle n'a pu en garder de souvenirs vivaces. Cette frustration a nourri en elle le désir de comprendre la migration, les relations entre deux terres, deux cultures, et celles entre colonisé-es et colonisateur-ices, d'hier et d'aujourd'hui. Elle lui a également permis de percevoir et de décoder l'exotisme que l'Afrique subsaharienne continue d'évoquer dans les imaginaires collectifs. La traversée de ce brassage personnel, historique et culturel comble pour elle des espaces vides ou sans réponse. Elle souhaite, à son échelle, matérialiser ce manque en créant ses propres preuves pour faire entendre l'histoire. Rendre visible l'absence pour raconter des histoires à partir de ces corps nouveaux. Comme une certaine poésie du vide, le monde ne pourrait-il pas être raconté à l'envers, comme un pochoir, du côté du contour ? Cette volonté de tordre le réel pour en faire émerger une autre lecture traverse l'ensemble de sa démarche. Qu'il s'agisse d'objets muséifiés (*The Faces Collection*) ou de plantes invisibilisées (*Herbier du département congolais des Serres royales de Laeken*), elle compose la plupart de ses récits à partir de fragments manquants. Son travail navigue de l'écriture aux images animées, de la sculpture à l'expérience interactive (*Gamanké Museum*). Aussi, l'artiste s'exprime au travers de ces œuvres numériques dans une langue inventée : le dgéba. La création de cette langue est à la fois un geste politique et thérapeutique, mais aussi une échappatoire à l'anglais et au français.

Anna Safiatou Touré (1996) est une artiste franco-malienne basée à Bruxelles. Elle est diplômée de l'École des Beaux-Arts de Nantes Saint-Nazaire (2019) et de l'ENSAV La Cambre en photographie (2022). Son travail explore l'espace qui unit ou sépare les deux faces de tout récit migratoire. Anna Safiatou a reçu le Prix Médiatine en 2022 ainsi que le Fonds Roger De Conynck en 2023–2024. Depuis 2025, elle fait partie de la plateforme FUTURES Photography et de la sélection du Musée de la Photographie d'Anvers dans le cadre du programme .TIFF *Emerging Belgian Photography*. Son travail a été montré dans différentes expositions collectives en Belgique et à l'international, notamment à l'ISELP et à Kanal - Centre Pompidou (Bruxelles), au FOMU (Anvers), au Brakke Grond (Amsterdam) ou à l'International Center of the Image (Dublin).

annasafiatoutoure.com
instagram.com/safiatou_anna_toure



Béatrice Guilleman

Élévation mordante

2024

Grès 1250°

155 x 35 x 35 cm

Dans cette première *Élévation mordante*, Béatrice Guilleman explore la puissance symbolique de la colonne comme point de tension entre l'organique et le construit. Inspirée par l'architecture bruxelloise et les motifs de l'Art nouveau, la pièce évoque une verticalité vivante : le grès, travaillé à haute température, semble à la fois solide et en transformation, comme saisi dans un élan figé. Des figures chimériques s'y accrochent, s'y incrustent ou en émergent, suggérant une mythologie urbaine qui habiterait les murs, à la fois protectrice et mordante. Ces créatures, mi-ornement, mi-gardiennes silencieuses, racontent une ville habitée par les récits enfouis dans ses façades. Le vert de gris, clin d'œil aux oxydations du bronze ou des toitures anciennes, renforce cette sensation d'un temps qui travaille la matière.

La colonne devient alors un fragment d'architecture sensible, un corps dressé où le décor n'est plus accessoire mais mémoire, peau, langage. Entre socle et élévation, immobilité et métamorphose, cette œuvre interroge ce qui nous fait tenir debout : un équilibre précaire entre histoire, instinct et désir de résistance.

Le travail de Béatrice Guilleman s'inscrit dans une pratique sculpturale de la céramique où se croisent narration, architecture et figures protectrices. Formée à la sculpture et à la céramique contemporaine, elle développe un langage visuel singulier, nourri par l'observation attentive des ornements urbains, des créatures imaginaires et des constructions humaines et naturelles, anciennes ou contemporaines. À travers ses pièces, elle interroge les liens entre le corps et la ville, le décor et le symbole, la mémoire collective et les récits intimes. L'architecture, omniprésente, y devient une matière vivante : façades, colonnes, reliefs et bas-reliefs sont autant de surfaces où naissent des figures hybrides, chimères silencieuses ou gardiennes de seuils. Béatrice voit dans ces ornements un potentiel narratif, une "mythologie du quotidien" qui traverse les époques et les cultures. La céramique, par sa dimension tactile et instinctive, permet cette exploration des formes mouvantes, entre solidité et fragilité. Le modelage à la main, les jeux de textures, les altérations de surface ou d'émail sont autant de gestes qui traduisent une tension entre construction et métamorphose. Ses sculptures, souvent fragmentaires, évoquent des ruines futures ou des vestiges de mondes imaginaires. Béatrice Guilleman inscrit sa recherche dans un dialogue constant avec les territoires qu'elle traverse : chaque résidence ou déplacement devient une occasion d'apprendre des techniques, d'observer de nouveaux motifs, de réinterpréter des histoires à travers le prisme de la céramique. Son travail témoigne ainsi d'un engagement sensible envers les formes de transmission, de protection et de transformation.

Béatrice Guilleman (1994, France) est diplômée d'un master en sculpture aux Beaux-Arts de Rennes, où elle découvre la céramique. Une résidence au Mexique confirme son intérêt pour ce médium, qu'elle approfondit ensuite à travers un master en céramique contemporaine à La Cambre, à Bruxelles. Elle a depuis participé à plusieurs résidences artistiques, notamment en Grèce, et s'apprête à poursuivre ses recherches en Chine.

[instagram.com/beatriceguilleman](https://www.instagram.com/beatriceguilleman)



Elévation mordante, 2024, grès 1250°, 155 x 35 x 35 cm © Béatrice Guilleman

Carlota Sandoval Lizarralde

Lauréate du Prix Carré sur Seine 2024 / Prix de la Marianne Stéphanie Pécourt

Ofrendas - mi cielo

2024-25

Installation

Cet autel ou sanctuaire, tissé d'affects et de récits, me permet de convoquer une tension perpétuelle entre identité individuelle et collective. L'espace suspendu est composé d'éléments transportés dans des valises de Colombie en France, créant un parallèle entre le voyage de ces objets et mon propre déplacement, le parcours de ma migration. Les paniers, les chapelets, les images de Saints, la paille et les artefacts fabriqués à la main par les femmes de ma famille entrelacent les réalités multiples et multidimensionnelles, les croyances et les significations avec lesquelles je choisis de voir ce monde. Le sacré et le quotidien fusionnent, se caressent, brouillent les frontières créées par l'Occident, qui ne laissent pas de place au spirituel et aux entités non-humaines qui nous protègent.

Ofrendas est mon archive affective transatlantique. Avec elle, je dessine l'espace et dans l'espace, comme une constellation de souvenirs.

C'est une promesse de ne pas laisser mourir nos mort-es et de rendre hommage aux vivant-es. *Ofrendas* est une façon de résister à l'effacement de nos peuples et de nos communautés, et de comprendre nos identités comme des cascades mouvantes, des sources éternelles de mutation.

Mon travail explore les mutations de l'identité en fonction des territoires traversés. Je navigue entre le dessin au pastel à l'huile, l'assemblage d'objets collectés et la performance. Je considère la couleur comme un langage de pensée, avec lequel je transmets mes réflexions sur la migration, la rupture et l'appartenance. Ma recherche reflète la façon dont on évolue et on crée à distance, tout en transformant et reconfigurant nos liens. Je m'intéresse au métissage entre les pensées autochtones et occidentales, en explorant les espaces interstitiels, les états transitoires et les langues qui se parasitent. J'observe et j'analyse l'entre-deux comme une place de puissance. Mes installations sont des espaces que l'on peut traverser et toucher, peuplées d'objets qui ont voyagé et chargés de récits, de symboliques et de significations. J'ai un rapport affectif et spirituel aux objets et aux histoires qu'ils incarnent. J'interroge les processus de ritualisation à partir d'imageries latinoaméricaines populaires, catholiques et synchrétiques, que je me réapproprie. Je dessine au pastel à l'huile, matière grasse difficile à fixer, qui crée un dépôt de couleur sur tout ce qu'elle touche. Le pastel provoque des empreintes à l'infini sur les murs, les surfaces, les visiteurs-euses. Lorsqu'une personne effleure mes pièces, le dessin migre et s'étend au-delà de l'espace d'exposition.

Née en 1996, de nationalité colombienne, **Carlota Sandoval Lizarralde** vit et travaille à Paris. En 2021, elle est diplômée de l'ENSA de la Villa Arson (Nice) et lauréate du Prix Pierre Cardin de l'Académie des beaux-arts. Elle a bénéficié de résidences au sein de la Cité internationale des arts (2024, Paris), des Ateliers Médicis (2024, Aude), du Consulat Voltaire (2023, Paris), de la Maison Artagon (2023, Loiret) et de la Villa Belleville (2022, Paris). Elle est actuellement résidente à Artagon Pantin. En 2025, elle expose à la Villette, aux Magasins Généraux, au Centre Wallonie-Bruxelles, entre autres. Dans le cadre du Printemps du dessin et de Drawing Now, elle présente son exposition personnelle «Laisse la main cueillir» dans la Project Room du Plateau du Frac Ile-de-France invitée par Maëlle Dault. Carlota est lauréate 2025 du Prix de la Marianne du CWB et aussi une des finalistes du Prix Sheds de l'art contemporain de Pantin. Cet été, elle sera en résidence à l'Hôtel de Craon à La Rochelle, financée par les Fonds de dotation Encore.

carlota-sandoval-lizarralde.com
[instagram.com/carlota_es_cosmos](https://www.instagram.com/carlota_es_cosmos)



S'attarder en surface I

2022

Lin, soie peinte, argent, 63 x 44 cm

Pièce unique

S'attarder en surface V

2022

Lin, soie peinte, argent, 63 x 44 cm

Pièce unique

La série *S'attarder en surface* trouve son origine dans l'ouvrage *Les villes invisibles* d'Italo Calvino, lequel porte un regard poétique et utopique sur notre monde moderne. Élise Peroi développe ainsi sa propre cartographie textile qu'elle décompose en 7 œuvres uniques et définit sa propre esthétique du fragment. Son travail s'articule autour de la question de la présence par l'absence, signifiée à travers l'utilisation du vide comme forme et matière. L'application de feuilles d'argent, dont l'oxydation propose une évolution naturelle des couleurs vers le rouge, mêlée aux motifs de fleurs peints rappelant celles des miniatures persanes, questionne la notion du temps qui passe. Chacun des fragments provient d'une même toile de soie peinte puis découpée, lesquels sont ensuite tissés avec des fils de lin.

Par son travail de tissage, Élise Peroi cherche à traduire ce qui traverse, le vide, le souffle, l'atmosphère.

Inspirée du livre *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison* de François Jullien, elle offre une vision englobante du monde, où tout ce qui nous entoure « n'est plus affaire de "vue", mais du vivre ». Ses œuvres, comme des espaces suspendus, renvoient aussi à la notion de temps. Inspiré par le texte de Paul Valéry, *La philosophie de la danse*, son travail conduit aussi à prendre conscience de l'aspect poétique des gestes. En 2016, soutenue par les Halles de Schaerbeek à Bruxelles, elle a commencé à développer des performances en lien avec le tissage.

Née à Nantes en 1990, **Élise Peroi** vit et travaille entre Bruxelles (Belgique) et Arles (France). Elle est diplômée d'un Master en Design textile de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles en 2015. Élise Peroi a participé à de nombreuses expositions personnelles et collectives depuis 2015, *Un lac inconnu*, Bally Foundation (CH) ; *Roma, a portrait*, Palazzo delle Esposizioni (IT) ; *House of Dreamers*, Fondation Boghossian (BE) ; *The Sowers*, Fondation Thalie (BE) ; *Là où se trouve la forêt*, Botanique (BE) ; *Foresta*, Le Bel Ordinaire (FR) ; *Inspire*, Iselp (BE)... Elle est régulièrement invitée pour des résidences : Fondation Thalie (FR) Academia Belgica (IT) ; La Serre – arts vivants (CA) ; Le Hong Kong Arts Centre (HK) ; La Bellone (BE) ; Fédération Wallonie-Bruxelles, Île de Comacina (IT), etc.

eliseperoi.com
[instagram.com/eliseperoi](https://www.instagram.com/eliseperoi)



S'attarder en surface I, 2022, lin, soie peinte, argent, 63 x 44 cm © Romain Darnaud

Emile Degorce-Dumas

Améthyste

2025

Nouvelle production

Céramique émaillée, vin, pompe à flux continu

L'œuvre *Améthyste* s'inspire du mythe grec du même nom : une jeune femme transformée en pierre pour échapper à Dionysos, dieu du vin et de l'excès. C'est en pleurant son vin sur la pierre que le dieu lui donne sa teinte violette, faisant naître la gemme améthyste. Cette transformation devient ici un geste plastique et symbolique.

À partir d'un scan 3D du visage de Raya Martigny, figure publique et icône queer, Émile Degorce-Dumas réalise une réplique en céramique. Ce visage, à la fois image et sculpture, devient le centre d'une fontaine. Du vin s'y écoule lentement, glissant sur la surface et la teintant progressivement - comme dans le mythe, c'est le liquide qui révèle la couleur, qui fait apparaître la pierre.

L'œuvre interroge les mécanismes de transformation, de sacralisation et de circulation des corps. En hybridant technologie, mythologie et culture queer, *Améthyste* évoque une forme de rituel païen, où le visage d'une célébrité devient relique vivante, traversée par un fluide rouge comme un sang cérémoniel.

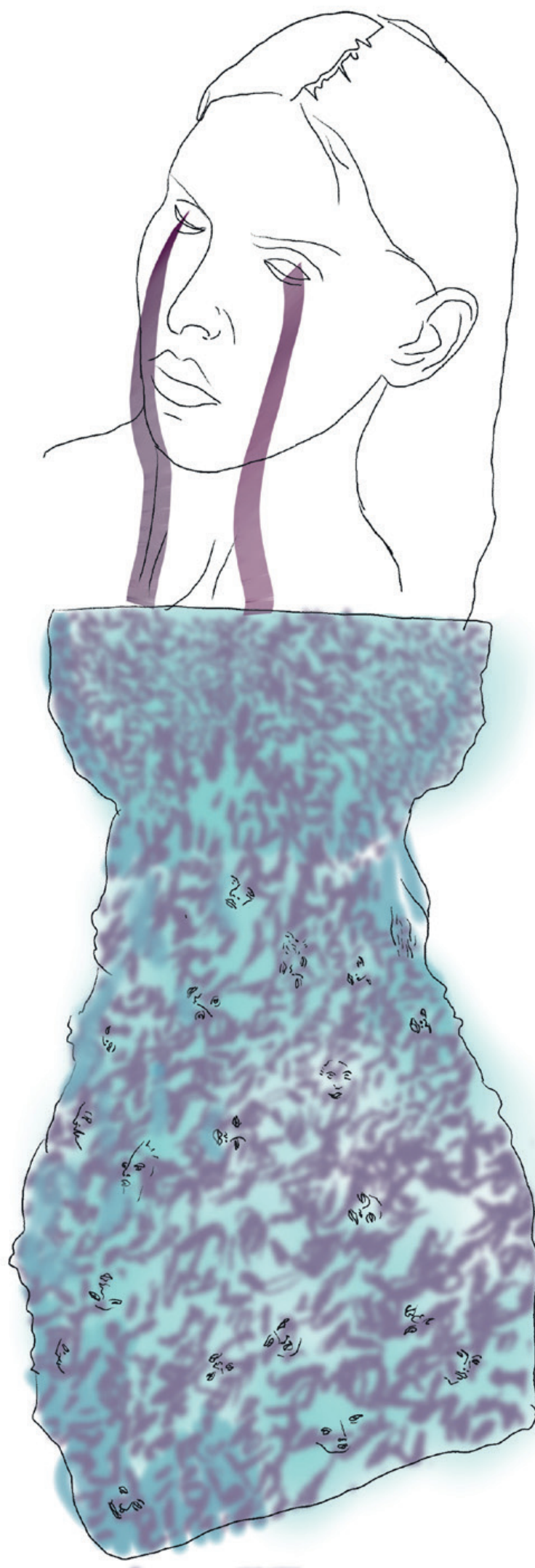
Émile Degorce-Dumas développe une pratique sculpturale nourrie de mythologie, d'iconographie queer, de figures animales et de gestes rituels. Son travail, ancré dans la céramique mais traversé par la vidéo, la performance ou le scan 3D, interroge les formes de transformation : comment un corps, un objet ou une figure publique peuvent-ils devenir image, matière, relique ?

Chez lui, les mythes antiques (Améthyste, Bacchus), les insectes psychotropes (comme l'Antimachus) et les créatures sous-estimées (limaces, cafards, léopards) deviennent des vecteurs de narration contemporaine. Il détourne la statuaire classique pour y greffer des corps hybrides, des surfaces traversées de coulures, de plaies et de bijoux, créant des objets ambigus - entre trophées blessés et offrandes grotesques.

Sa céramique est dense, colorée, excroissante. Elle prolifère. Elle s'agrafe, se maquille, se recoud. Il y a du punk dans ses papillons, du baroque dans ses vases, du sacré dans ses animaux. Chaque pièce oscille entre ornementation excessive et précarité joyeuse, entre extase et mollesse. Le corps queer est au centre, non comme un thème, mais comme un mode d'apparition : parfois visage scanné, parfois léopard protecteur, parfois insecte-métaphore. Émile Degorce-Dumas façonne des formes ouvertes, instables, qui célèbrent la mutation, la monstruosité tendre et l'étrangeté vitale. Il compose un monde d'excroissances, de masques et de métamorphoses, où le décor est toujours un peu plus qu'il ne devrait l'être.

Émile Degorce-Dumas (né en 1986) est artiste, formé à la Villa Arson. Il vit et travaille à Ivry-sur-Seine. Il expose notamment à la galerie Suzanne Tarasieve, au Palais des Beaux-Arts de Paris et à Art-O-Rama. Il forme avec Hélène Garcia le duo Extra Lucide, présenté au Palais de Tokyo, à la Bourse de Commerce et chez Lafayette Anticipations. Il est également membre du collectif Institut d'Esthétique, actif notamment au Palais de Tokyo (Do Disturb, La Manutention).

[instagram.com/emiledegorcedumas](https://www.instagram.com/emiledegorcedumas)



Frédéric Choffat & Caroline Andrin

Exuvie [peau rejetée lors de la mue]

Un court-métrage de Frédéric Choffat, Céline Macherel et Caroline Andrin

Librement inspiré par le travail de la céramiste Caroline Andrin

Avec Ophélie Mac et Godwin Agos

Musique : Tout bleu (Simone Aubert, Pol et Agathe Max)

2k Scope / 11' / 2024

Réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Exuvie est un essai cinématographique de 11 minutes, entre court-métrage et rêve onirique musical, une plongée dans le monde fascinant de la céramiste Caroline Andrin réalisé par le photographe et réalisateur Frédéric Choffat.

EXUVIE [du latin exuviae : *peau rejetée lors de la mue*] met en scène des rhytons en céramique, coupes archaïques en forme de tête d'animal. Il est question de métamorphoses lors d'une déambulation à travers différents espaces et temporalités. *Exuvie* est une allégorie où les protagonistes manipulent des coupes zoomorphes entraînant un rite de transformation dans un geste libérateur d'affranchissement.

Le film se déroule dans un lieu empreint d'histoire, le Queens Brussels, situé Avenue de la Reine à Bruxelles. Cet hôtel de maître, construit en 1876 et ayant appartenu au bourgmestre Emile Bockstaël, est une compilation de différents styles artistiques qui reflètent le goût de l'époque pour l'exotisme. Les fresques égyptiennes qui ornent la cage d'escalier ont été la source d'inspiration pour la création de nouveaux objets en céramique par Caroline Andrin. Les peintures murales animalières prennent la forme de coupes moulées dans des gants en cuir, figurant tour à tour serpent, gazelle ou encore lionne. Ces objets transitionnels manipulés par deux protagonistes afro-descendants deviennent des mues d'un passé pesant, suscitant une métamorphose progressive au fil du récit.

Née à Lausanne en 1972, de nationalité suisse et française, **Caroline Andrin** découvre la céramique lors de ses études à l'ESAA (aujourd'hui Head) à Genève. Peu après l'obtention de son diplôme, elle reçoit un Prix fédéral de design, ce qui lui permet de se rendre au Japon et d'effectuer une résidence à l'Institut suisse de Rome. Après avoir vécu à Oxford et à Montréal, elle s'est installée à Bruxelles. Depuis 2006, elle dirige le département céramique de l'ENSAV La Cambre. Elle combine l'enseignement avec son travail d'atelier, développant des processus qui traitent de la métamorphose. Elle crée des objets qui interrogent l'histoire du médium, combinant techniques et récits. Elle a mis au point une technique de moulage direct pour transformer des objets trouvés tels des gants en cuir en trophées hybrides évoquant la part animale. Ses rhytons (coupes antiques en forme de tête d'animal) convoquent des notions de rituel, créant un dialogue fétichiste entre l'intime et les mythes ancestraux.

carolineandrin.com
instagram.com/carolineandrin

Né en 1973 à Agadir (Maroc), de nationalité suisse et française. Photographe, réalisateur de films de fictions et documentaires, **Frédéric Choffat** questionne depuis longtemps la problématique de la migration, de l'identité, du monde qui l'entoure, des relations entre les êtres. Ces questions sont abordées au fil de ses œuvres, tant photographiques, qu'en court-métrages ou long-métrages. Diplômé en tant que Photographe professionnel (IREC, Monthey), formation de réalisateur en audiovisuel à l'ECAL/DAVI (Département audio-visuel de l'Ecole Cantonale d'art de Lausanne), il fonde en 1996 les FILMS OEIL-SUD avec Christophe Chammartin, puis en 2008 Les FILMS DU TIGRE SARL avec Julie Gilbert, avec qui il a écrit, produit et réalisé des projets photos, radio et cinéma entre 1997 et 2019. Il est actuellement établi en Suisse, mais a également vécu à Montréal, Mexico, New-York, Los Angeles et Payerne.

choffat.net



Exuvie [peau rejetée lors de la mue] - Un court-métrage de Frédéric Choffat, Céline Macherel et Caroline Andrin - Librement inspiré par le travail de la céramiste Caroline Andrin

Galatée Deschamps

Pigeonniers

2024-2025

Série de céramique en grès, dimensions multiples

Pigeonniers est une série de recherches en céramique initiée en 2024. Sous la forme de boîtes à couvercle, de curieuses bâtisses en grès blanc se déploient. Inspirées des anciens pigeonniers, elles laissent apparaître des fenêtres et des combles, autant d'ouvertures où l'on imaginerait les animaux se réfugier. Ces mêmes ouvertures rendent les pièces presque inutilisables, laissant échapper leur contenu à tout moment. Cette série explore les matériaux de construction primaires et les édifices vernaculaires pensés pour abriter les relations entre espèces, en usage depuis des siècles. Elle en propose une relecture sensible, en les reconstituant et en leur attribuant une seconde histoire, affranchie de la logique de domestication et de domination humaine.

La Bête

2024 - Grès émaillé - 50 x 40 x 20 cm

La Bête naît d'un mirage, une nuit d'été étouffante. Au creux d'un lit, une tête animale, entre chien, cheval et âne, s'écoule lentement sous les draps, les souillant sans un bruit. Même une fois découverte, elle demeure impassible, son regard malicieux posé sur l'autre occupante du lit.

À la suite de ce rêve étrange, l'envie de transposer cette tête coulante en une céramique s'impose comme une évidence. L'animal hybride, à la fois rigide et vivant, se couvre alors d'une robe malade, presque virale, pour accompagner la protagoniste du film *La Fille au Cheval Crevé*.

De leur rencontre naît un récit initiatique : *La Bête* et Phoebe cheminent ensemble, chacune cherchant à se réparer, à se guérir.

À travers la vidéo, l'installation, des artefacts (céramique, bijoux, etc) et l'écriture, ses œuvres dessinent des univers où des figures féminines évoluent dans des parcours initiatiques, en quête de reconstruction. Ces voyages sont marqués par des objets mystérieux et magiques, puisant dans des références mythologiques et historiques.

Ses installations, souvent sculpturales, explorent la fine frontière entre le visible et l'invisible. Les matériaux employés deviennent vecteurs de récits cachés, des fragments d'histoires qui invitent à la réflexion, tels des indices d'une énigme. Dans ses dernières recherches, la forêt et ses lisières jouent un rôle central, incarnant des espaces de transition et de transformation, métaphores d'une résistance à une société standardisée. Ces zones troubles sont, pour elle, des espaces de potentiel, où l'on se risque à basculer dans l'inconnu.

Dans cette quête de transformation, la nature devient complice et refuge, un miroir des luttes et des désirs enfouis. Ces lieux de transition, d'une symbolique puissante, s'alignent avec sa recherche d'espaces ambigus, où l'imaginaire se confronte au tangible et où les identités en devenir trouvent un terrain d'expression.

Galatée Deschamps (2001) est une artiste visuelle française. Diplômée de l'ENSAV - La Cambre (Belgique) en Juin 2024, sa pratique tourne autour d'un questionnement général : "Comment conter un parcours initiatique contemporain où les mythes se mêlent à des rêves inconscients pour essayer de guérir et d'avancer ?". Sa pratique se développe à travers des narrations, des films, des installations et des sculptures. Ses œuvres sont appuyées par des recherches, comme en témoigne "Quittons la lisière", son mémoire de Master, cherchant à interroger les raisons qui nous poussent à quitter notre environnement sur-stimulant et sur-violent pour aller construire un ailleurs sans domination.

[instagram.com/galatee_deschamps](https://www.instagram.com/galatee_deschamps)



Pigeonniers, 2024-2025, série de céramique en grès, dimensions multiples © Kamandrazavi



La Bête, 2024, grès émaillé, 50 x 40 x 20 cm © Kamandrazavi

Jean-Pierre Rostenne

Sans titre

159 x 32 x 32 cm

Collection Art et marges musée-museum

Les œuvres de Jean-Pierre Rostenne, présentées dans l'espace tels des totems statiques, sont des cannes de marche. Celles-ci sont recouvertes d'objets et prospectus glanés dans le quartier populaire bruxellois des Marolles.

Créatif loufoque, Jean-Pierre Rostenne a créé de nombreuses œuvres au cours de sa vie : objets détournés, voiture customisée aux allures de pièce montée, vitrine de sa librairie qui avait tout d'une installation, art postal... Un jour, il se casse la jambe, entraîné dans la chute par son chien. Il ne faut pas longtemps avant qu'il ait l'impulsion de couvrir sa béquille de sa créativité. Ainsi naissent les premières cannes de Jean-Pierre Rostenne. D'objets qui aident à la marche, elles finissent par le ralentir, alourdies de tous les artefacts accumulés au cours de sa promenade quotidienne dans le quartier des Marolles. Interrogé sur sa démarche, il revenait sur son expérience au Congo, déclarant que la canne y est un objet de pouvoir, un lien entre le ciel et la terre.

BELGIQUE, 1942-2017
« Tout va bien, sauf ce qui ne va pas » était la devise de cet artiste atypique, penseur poétique et personnage incontournable d'un quartier de Bruxelles à son image : les Marolles. Il y tenait une librairie fourre-tout sur un coin de la rue Haute. Impossible de résumer son parcours avec certitude : lieutenant de l'armée belge en 1960 au Congo ; séjours au Brésil, à Rome, à Paris et en Suisse ; depuis quelques années, il s'était lancé dans la réalisation de cannes extraordinaires confectionnées à l'aide d'objets divers avec lesquelles il déambulait dans la rue.

Art et marges musée

Situé au cœur de Bruxelles, le Art et marges musée est consacré à l'Art brut ou outsider. Sa collection s'est constituée dès le milieu des années 80 auprès d'artistes autodidactes, d'ateliers artistiques pour personnes en situation de handicap mental ou psychologiquement fragilisées. Elle se compose aujourd'hui de plus de 4500 œuvres internationales produites en dehors du circuit établi de l'art contemporain.

Ses expositions temporaires mêlent artistes de part et d'autre de la marge, questionnant les frontières de l'art et sa définition-même.

artetmarges.be



Sans titre, 159 x 32 x 32 cm, Collection Art et marges musée-museum © Art et marges musée-museum

La naissance d'Aphrodite

2024

Perles et écailles de porcelaine papier teintée dans la masse, émail, maille et crochet, 160 x 71 cm

Cette pièce s'inscrit dans une archéologie spéculative du désir. Inspirée d'une statuette antique intitulée Naissance d'Aphrodite (IIe-Ile siècle av. J.-C.), je convoque une figure archaïque de déesse des eaux, entité polymorphe qui surgit de l'écume pour en faire un fétiche de l'Aliénocène. Aphrodite, déesse de l'amour, de l'émancipation sexuelle des jeunes filles et symboles des courtisanes, porte ici une peau hybride : une peau totémique tissée de textile et de céramique, couverte de milliers d'écailles et de perles de porcelaine. Chaque fragment est un coquillage. Quand le corps s'anime, les écailles s'entrechoquent et émettent une stridulation aiguë, cri des sirènes ou signal d'alerte ? J'invoque une Aphrodite diffractée, décentrée, écho d'une sensualité autonome et d'une mémoire collective féminine et plurielle. Cette entité sonore et incarnée devient médium de résistance douce, de métamorphose et de célébration. Entre résurgence antique et fiction spéculative, cette peau agit comme un artefact rituel : un totem pour naviguer les marées instables du présent.

Ma démarche s'articule autour d'une exploration croisée des matériaux. La première phase de recherche fut dédiée à la porcelaine : j'ai expérimenté différents oxydes et pigments pour obtenir des teintes singulières, et développé des émaux cristallisés qui évoquent des textures organiques marines. Ensuite, j'ai entamé la création textile. À l'aide d'une machine à maille, j'ai tricoté un body telle une seconde peau. À chaque rang, je viens intégrer une à une de petites perles de porcelaine, telles des écailles miroitantes disposées sur le plastron et les bras. Viennent ensuite les ailes, réalisées au crochet, où de grandes écailles de porcelaine sont cousues à l'endroit et à l'envers, une à une, dans un jeu d'échos et de reflets. Le tout est ensuite assemblé pour former cette peau totémique, entre carapace et coquillage. La dernière étape, essentielle, est celle de l'activation : lorsque cette peau est portée par une performeuse, elle s'anime, se métamorphose, et révèle sa mélodie. Le cliquetis strident des écailles devient alors langage, cri ou chant, un signal venu d'un ailleurs mythopoétique. Luna-Isola Bersanetti développe une pratique hybride mêlant céramique, textile, performance et installation multi-sensorielle. Elle explore la création de « peaux » sculpturales et sonores, des costumes-rituels composés de milliers d'écailles et de perles en porcelaine-papier, teintées dans la masse et cousues à la main.

Ses œuvres s'inspirent de figures féminines mythologiques pour déconstruire les récits patriarcaux et revaloriser les puissances métamorphiques souvent reléguées au folklore. Les peaux qu'elle façonne évoquent autant la mue des reptiles que la carapace protectrice : elles incarnent une tension entre fragilité et résilience, sensualité et résistance. Ces peaux, activées par des performeuses, prennent vies, nous dévoilant leurs mélodies. Elle tisse des liens entre les techniques employées et les récits qu'elles portent, mettant en lumière des savoir-faire traditionnellement dominés par des femmes en les inscrivant dans une perspective moderne et inclusive.

Formée à La Cambre (Bruxelles) en céramique, puis à l'ALBA (Beyrouth) en stylisme, lauréate de plusieurs prix (MAD, Prix du Centre Wallonie-Bruxelles/Paris à ceramic brussels 2025, Art Andenne, FWB-Paris, **Luna-Isola Bersanetti** déploie un univers incarné, sensoriel et profondément ancré dans les luttes contemporaines et nous propose une lecture poétique et vivante de la céramique.

lunaisolabersanetti.com
[instagram.com/lunaisolab](https://www.instagram.com/lunaisolab)



Série

Clou de fondation, Aux poètes

2024

Céramique sigillée, 65 cm

Poètes, architectes dont les mots sont les briques d'un temple invisible, héros, passeurs qui œuvrent à édifier des contre-forces face à la brutalité du monde. Ils ont construit, ils construisent encore. Et ils restaureront pour toujours ce sanctuaire

Au croisement de la poésie et de l'archéologie, *Clous de fondation* est une œuvre sculpturale qui explore la mémoire enfouie et les transmissions invisibles. Inspirée des clous mésopotamiens en argile – objets rituels et premiers supports d'écriture, plantés dans les fondations des temples pour en sanctifier l'ancrage – cette série remet en lumière une pratique ancienne où l'acte de bâtir est aussi un acte de mémoire.

Rachel Labastie réinvente ces clous comme des sculptures visibles, porteuses de textes poétiques. Chacun rend hommage à celles et ceux qui, par leur engagement et leur sensibilité, créent des enclaves de beauté, de résistance ou de paix. L'artiste y inscrit une parole contemporaine, ancrée dans le geste et la terre. Les temples, ici, ne s'élèvent plus en pierre : ils se forment dans l'imaginaire du regardeur, à partir des mots gravés dans la céramique sigillée. Les clous, quant à eux, sortent de l'ombre : ils deviennent visibles, magnifiés, chargés d'une force symbolique et presque magique. Leurs formes épurées, enfumées ou rougeoyantes, évoquent à la fois la fragilité du monde et la puissance des gestes fondateurs.

La pratique de Rachel Labastie repose sur une tension féconde entre matière, mémoire et poésie. À travers la sculpture, elle explore les zones invisibles de l'histoire – qu'elles soient personnelles, sociales ou mythologiques. Chaque œuvre devient un fragment de récit, un lieu d'écoute et de résonance.

L'artiste travaille des matériaux vivants : argile, porcelaine, osier, chant. Elle s'intéresse à leur mémoire propre, à leur capacité à incarner l'absence, la blessure, la résistance. Son geste est nourri de pratiques ancestrales, de rituels oubliés, de récits marginalisés qu'elle fait émerger dans l'espace de l'art.

Rachel Labastie interroge la condition humaine en donnant forme aux liens invisibles : ceux qui nous relient aux autres, à nos origines, à nos silences. Ses œuvres, souvent fragiles et puissantes à la fois, parlent de transmission, d'emprise, de liberté. Elles ouvrent des espaces où l'imaginaire et le sensible redeviennent des forces politiques.

Rachel Labastie est une artiste française née en 1978 à Bayonne. Elle vit et travaille à Bruxelles depuis 2011. Diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon, elle développe une œuvre sculpturale singulière, marquée par une grande attention à la matière – argile crue, porcelaine, marbre, osier – et aux récits qu'elle peut contenir.

Son travail explore les tensions entre liberté et contrainte, soin et domination, mémoire intime et histoire collective. Elle mêle savoir-faire artisanaux et réflexion poétique, créant des œuvres puissantes, sensibles, traversées de silence, de chants et de gestes.

Ses sculptures ont été exposées dans des institutions majeures et figurent dans plusieurs collections publiques et muséales, notamment aux Musées royaux de Belgique, au MUDAC de Lausanne, au Château de Nyon et au Musée d'art et d'histoire de Fribourg en Suisse. En France, elles sont conservées au Fonds National d'Art Contemporain, ainsi qu'aux Frac Aquitaine – Méca et Frac Grand-Large – Hauts-de-France.



Raphaël Emine

NEST #12

2024

Impression 3D céramique et modelage / Grès, engobes

50 x 29 x 29 cm

Débutée en 2023, la série *Nest* teste le pouvoir attracteur de la céramique sur des populations d'insectes volants et grimpants. Les architectures internes de ces cocons imprimés en 3D sont réalisées à partir de différents modèles mathématiques présents dans la nature et les couleurs déposées sont inspirées par la perception colorimétrique de certaines espèces d'insectes.

Lors d'installations en extérieur, l'artiste ajoute à l'intérieur des sculptures des végétaux et divers éléments organiques glanés in situ afin de favoriser l'installation de non-humains. Ces tentatives de collaborations inter-espèces révèlent la possibilité d'une sculpture en mouvement et en interaction avec son environnement.

Le travail de Raphaël Emine propose de décroquer les frontières entre les savoirs théoriques et la pratique. L'artiste cherche à transcender les frontières traditionnelles entre ces domaines en intégrant des réflexions sur la biologie et le vivant dans sa pratique sculpturale, principalement à travers la céramique.

Dans ses sculptures, il fusionne les techniques traditionnelles de modelage de la terre avec des technologies contemporaines comme l'impression 3D. Cette combinaison lui permet de créer des formes complexes, inspirées par des principes mathématiques, de la botanique, de l'entomologie, ainsi que par les architectures façonnées par l'homme et les constructions animales.

En introduisant des éléments vivants tels que des végétaux, des insectes et des bactéries dans ses œuvres, il explore la manière dont la nature et la création peuvent coexister et interagir, au croisement entre architecture utopique, monde végétal et arts décoratifs. Par ailleurs, en utilisant la céramique comme médium central, et en réalisant des formes conçues pour accueillir le vivant, Raphaël Emine cherche à repousser les limites des œuvres, en les plaçant au cœur des préoccupations contemporaines, contribuant en quelque sorte à l'invention des cohabitations possibles entre matière vivante et matière inerte.

Texte d'exposition *Arcadia*, Fondation Bally, 2024
Commissariat d'exposition réalisé par Vittoria Matarrese

Raphaël Emine est artiste plasticien, diplômé de la Villa Arson en 2014. Il découvre les techniques de la céramique en autodidacte et les expérimente de façon empirique et intuitive.

Le travail de Raphaël Emine fait partie des collections publiques du FRAC SUD, de la collection Lafayette Anticipations – Fonds de dotation Famille Moulin, ainsi que de plusieurs collections privées. Il a également exposé dans des institutions telles que la fondation Bally en Suisse et la fondation Thalie à Bruxelles. Il présentera sa première exposition personnelle en institution au centre d'art La Madeleine, à Vénissieux, en septembre 2025.

raphaelemine.com
[instagram.com/raphael.emine](https://www.instagram.com/raphael.emine)



NEST #12, 2024, impression 3D céramique et modelage, grès, engobes, 50 x 29 x 29 cm © Raphaël Emine - Courtesy de l'artiste et Galerie Idéale, Paris

Robin Wen

Totemlocks

2024 - Dreadlocks - cheveux emmêlées - 185 x 43 cm

L'installation, constituée d'une structure verticale de dreadlocks s'inscrit comme un objet d'étude interdisciplinaire convoquant les sciences spéculatives de l'anthropologie, de l'uchronie et de la biologie mémorielle.

Dénuée de forme humaine, l'œuvre se présente comme un totem anonyme et silencieux, la matérialité capillaire offrant un support tangible pour analyser ses dimensions biologiques et symboliques.

Les dreadlocks, formées par l'emmêlement naturel ou artificiel des fibres kératiniques, agissent comme une archive biologique remarquablement solide. Leur longueur exceptionnelle atteinte après une croissance estimée à environ 1 cm par mois sur des décennies reflète un temps de développement prolongé.

Ce processus de pousse imprime dans chaque mèche une frise temporelle unique, où s'accumulent des traces moléculaires – résidus de produits cosmétiques, mais aussi de drogues ou de métabolites – détectables par chromatographie ou spectroscopie de masse.

On pourrait y déceler les couches successives de pollution, les empreintes laissées par des attaques nucléaires, les périodes de quiétude, jusqu'à reconstituer la génétique de la personne au caractère universelle à qui elles appartenaient.

Ces marqueurs chimiques déposés au fil du temps, constituent une chronologie vivante des substances consommées, témoignant d'états de transe ou d'usages rituels documentés dans des cultures afro-descendantes, sud-américaines ou insulaires.

La longueur exceptionnelle des dreadlocks suggère qu'elles ne pourraient appartenir qu'à une entité divine ou à une créature fantasmée aux cheveux chargés de mana et d'énergies spirituelle. Dans certaines traditions yoruba, vaudou, ou afro-caribéennes, les cheveux peuvent être utilisés dans des rituels de protection, malédiction ou guérison. Enfermés dans des sachets, des amulettes ou placés en objets de culte, les cheveux peuvent être tondus, présentés en offrandes aux dieux.

Soline Heurtebise, critique musicale, 2025

L'univers de Robin Wen (Taiwan,1994) est celui de la Free Party. Dans ses peintures, dessins ou sculptures, l'artiste représente des scènes prises au vol lors de ces fêtes techno organisées illégalement dans les campagnes, tel un espace de liberté éphémère pour une génération en opposition au système dominant...Avec Robin, nous pénétrons dans le monde de la nuit, dans cet espace parallèle qui, sous ses apparences de débauche, est porteur d'idéaux, de convictions politiques ou de mal être. Par un rendu minutieux des objets, des matières, des drapés, des expressions..., avec une forme qui rappelle les natures mortes ou la peinture de genre, Robin élève ces sujets marginaux au rang de la peinture classique.

Outre le sujet, l'outil pauvre qu'il utilise pour réaliser sa série de dessins bleus au stylo bille, ainsi que la feuille de papier croquis, contraste également avec une représentation détaillée, voire hyperréaliste, et un usage du clair-obscur. Entre démarche documentaire et intérêt pour la symbolique d'un univers auquel il appartient, Robin porte un regard engagé sur le monde en même temps qu'il dégage le désir charnel, la soif de transgression et le besoin d'évasion d'une jeunesse fragile. Corps enlacés, visages en trans, portraits, voitures à l'arrêt, champs désertés et terrains vagues, chiens errants, spots et lumière crépusculaire..., les sujets d'inspirations de Robin témoignent de modes de vie contestataires, d'un retour à la nature et d'une attirance pour les relations désinhibées. Ils représentent ce monde alternatif dont on ne peut qu'imaginer l'ambiance sonore.

Laura Neve, historienne de l'art, 2022

Diplômé de La Cambre en 2018 et lauréat du prix des Arts catégorie Dessin et Peinture 2018 de Woluwe- Saint-Pierre, Robin Wen vit et travaille à Bruxelles.

Robin Wen est représenté par Belgian Gallery (Bruxelles), Wilde (Genève) et Galerie C. (Paris).

Ses œuvres font partie de nombreuses collections privées en Europe et ont récemment été exposées dans des foires internationales telles que ArtGenève, Luxembourg Art Week, Art On Paper, Art Antwerp, Art Rotterdam, Art Brussels et Drawing Now.

robinwen.be
instagram.com/robin.wen.be



Robin WEN, Totemlocks, 2024, dreadlocks - cheveux emmêlés, 185 x 43 cm © Robin WEN

Sens de l'oeuvre « les mains »

2024

Grès papier engobe, émail

20 x 11 x 8 cm

Cette sculpture en céramique présente deux mains, gauche et droite, façonnées en terre cuite et enveloppées de porcelaine émaillée de noir et de rouge. Les cœurs rouges émaillés et les signes évoquant des flèches et un arc ajoutent une dimension narrative et émotionnelle à l'ensemble. Les mains, symboles universels de communication, de pouvoir et de connexion, sont ici mises en dialogue. La main gauche, souvent associée à la réception et à l'intuition, et la main droite, liée à l'action et à la logique, s'unissent pour exprimer l'équilibre entre donner et recevoir, entre pensée et geste. Les cœurs rouges sculptés symbolisent l'amour, la passion et l'émotion, tandis que les signes en forme de flèches et d'arc suggèrent le mouvement, le désir et la direction. Cette combinaison invite le spectateur à réfléchir sur la manière dont nos actions et nos émotions s'entrelacent pour créer des liens, des intentions et des significations. À travers cette œuvre, je cherche à explorer le large spectre symbolique de la main : outil de création, de prière, de communication et de pouvoir. Elle interroge notre manière d'interagir avec le monde, avec les autres et avec nous-mêmes, tout en célébrant la beauté et la complexité de nos gestes quotidiens. Issu d'une famille de tireurs, j'ai moi-même pratiqué le tir à l'arc, une discipline qui enseigne l'humilité, la maîtrise de soi et le lâcher-prise. Ce geste ancestral, alliant précision et fluidité, trouve une résonance particulière dans cette œuvre, où les mains, comme l'arc, sont à la fois instrument et symbole.

Sens de l'oeuvre « tête de vache »

2024

Grès papier engobe, émail

50 x 40 x 40 cm

Cette sculpture en céramique représente une tête de vache à quatre cornes, posée sur une assiette. La vache, dans de nombreuses cultures, est vénérée comme une figure maternelle et nourricière. En Inde, elle est considérée comme « la mère de l'univers », incarnant la douceur, la générosité et la fertilité. Elle est associée à la déesse Kamadhenu, source de toutes les richesses et bienfaits. Le choix de la tête biface suggère une dualité : d'un côté, la vache nourricière, et de l'autre, la réalité brutale de notre rapport à l'animal dans nos assiettes. L'assiette, habituellement symbole de repas, devient ici un support sacré, interrogeant notre conscience alimentaire. Les quatre cornes, peu communes, évoquent la multiplicité des facettes de la vache : nourrissante, sacrée, animale et culturelle. Elles rappellent également les quatre directions cosmiques, symbolisant l'universalité et l'équilibre. À travers cette œuvre, je cherche à provoquer une réflexion sur notre relation à la nature, à l'animal et à la consommation. Elle invite le spectateur à méditer sur la beauté et la cruauté de nos actes quotidiens.

Ma pratique sculpturale s'enracine dans la glaise, matière originelle, chargée de mémoire et de symbolisme. À travers la céramique, je dialogue avec les forces primordiales de la nature : la terre, le feu, l'eau, l'air.

Je m'inspire des mythes fondateurs, des croyances animistes et vitalistes, pour créer des formes hybrides, à la fois grotesques et poétiques, qui interrogent notre rapport à l'humain, à l'animal et à la matière.

Le golem, cette créature d'argile née de la mystique juive, incarne l'ambivalence de la création : être de terre animé par la parole sacrée, il oscille entre protection et menace, vie et mort.

À l'instar de ce mythe, mes sculptures sont des réceptacles de sens, des corps sans parole qui portent en eux des échos de rituels, de fêtes inversées, de carnivals et de transgressions.

L'animal est au cœur de mon travail : il est le noyau, l'origine, le miroir de notre propre nature sauvage.

À travers l'humour, l'érotisme et le grotesque, je cherche à mettre en lumière notre ambivalence, notre cruauté parfois envers nous-mêmes, tout en célébrant notre appartenance au vivant.

Chaque sculpture est pensée comme un réceptacle, une invitation à l'interprétation personnelle. Elle est façonnée avec la liberté du geste, l'audace de l'imaginaire, la magie du matériau ancestral. Elle est un voyage entre la haute et la basse culture, un pont entre le sacré et le profane, un miroir de notre humanité complexe et plurielle.

Sofi van Saltbommel, née en 1973 à Bruxelles, est une artiste belgo-néerlandaise dont la pratique interdisciplinaire explore les frontières entre sculpture, céramique, performance et parure.

Formée à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et à l'École des Arts d'Ixelles, elle est lauréate du Prix Laure Verijdt du Palais des Académies, du Prix d'Excellence de la Ville de Bruxelles et du Prix du Jury de Céramique 14 à Paris.

Depuis 2003, son travail a été présenté dans de nombreuses institutions : Musée du Carnaval et du Masque de Binche, Keramis - Musée de la Céramique (*Grotesques et Toilettes*), Musée Ianchelevici à La Louvière, BOZAR, Botanique (*Wunderkammer*), ainsi qu'à Venise, à Londres (Adorno) et à São Paulo, dans le cadre de Design São Paulo.

Elle expose également dans des galeries telles que Puls (BE), Galerie DYS (BE) ou Johan Valcke à Gand.

Sa démarche inclut aussi des interventions performatives et défilés hybrides, tels que le Défilé de parures dans la Salle des mariages de Saint-Gilles ou dans le cadre de Modo Bruxellae, affirmant une œuvre où l'objet, le corps et la narration plastique dialoguent étroitement.

[instagram.com/sofivansaltbommel](https://www.instagram.com/sofivansaltbommel)



Sens de l'oeuvre « les mains », 2024, grès papier engobe, émail, 20 x 11 x 8 cm © Jean-François Van Assche

Thomas Garnier

Grid Embrace - Série Augures

2025

Lithophanie en stéréolithographie résine, cadre en frittage de poudre, système led sur mesure (alimentation ou piles)

12 x 10 x 5 cm

Pièce unique

Avec le soutien du Centre Wallonie-Bruxelles / Paris

Remerciements :

Werktank, Production platform for media art, Fernand Léger Gallery, Stéphanie Pécourt, Ariane Skoda, Kurt D' Haeseleer, Paula Zeng, Nicolas Guichard

Augures revisite la technique ancienne de la lithophanie, un procédé d'imagerie en relief apparu au XIXe siècle, dont le nom vient du grec *líthos* (« pierre ») et *phanós* (« lumière »). Ces plaques gravées laissaient filtrer la lumière pour révéler une image par transparence.

Dans cette série, la technique est réinterprétée par impression 3D stéréolithographique. Les images, désormais générées en résine, ne sont plus éclairées à la bougie, mais par un système électronique programmé, qui fait glisser la lumière sur les reliefs comme un souffle révélateur.

Les motifs représentés sont le fruit d'une résidence de recherche autour des images générées par intelligence artificielle. L'artiste a entraîné un algorithme à partir d'archives iconographiques des XVIIIe et XIXe siècles : gravures et illustrations de paysages naturels luxuriants, utopies végétales d'un monde révolu.

À ces visions idéalisées s'ajoutent des éléments contemporains, glissés subtilement dans la composition : centres de données, fermes de cryptomonnaies, postes de surveillance ou entrepôts logistiques. Ces paysages deviennent alors hybrides, entre romantisme hérité et fiction technologique. On y voit se mêler les câbles aux lianes, les structures métalliques aux falaises, dans un trouble temporel volontaire.

Le-la spectateur-ice est ainsi plongé-e dans une forme d'anachronisme poétique, un monde dont on ne sait s'il précède ou succède au nôtre – un paysage suspendu entre souvenir et anticipation.

Cette œuvre s'inscrit également dans une réflexion inspirée par les écrits de Mark Fisher sur l'« hantologie », notion forgée par Jacques Derrida. *Augures* interroge la persistance des formes culturelles du passé dans notre imaginaire contemporain, à l'heure où l'intelligence artificielle semble prolonger et accélérer cette rémanence, jusqu'à effacer peu à peu la possibilité d'un avenir radicalement nouveau.

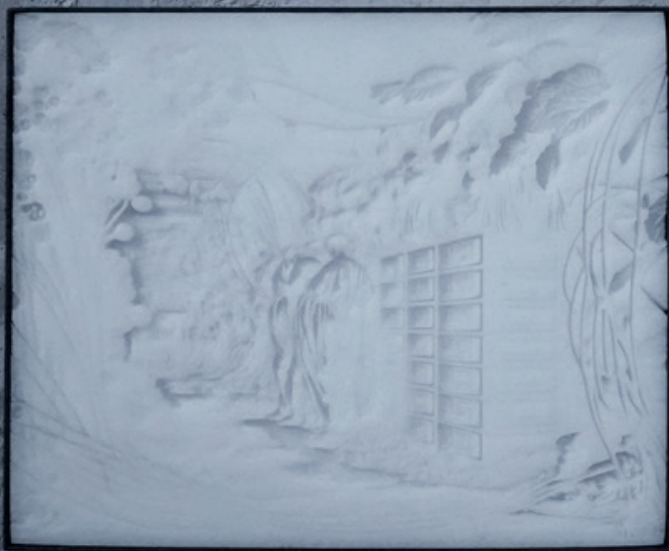
Sa pratique oscille entre art, recherche et cartographie critique de l'imaginaire. Reprenant la notion d'« hétérotopie » définie par Michel Foucault, il explore des espaces en marge, instables, en tension : paysages-maquettes en béton automatisé, images générées en boucle de ruines fictives, projections d'ombres robotisées sculptées en 3D.

Thomas Garnier s'intéresse aux lieux singuliers – réels ou fabriqués – qui interrogent les formes conscientes et inconscientes de l'aménagement du monde. Son travail développe une archéologie spéculative : celle d'un monde parallèle, composite, en mutation, où se superposent techniques anciennes et technologies contemporaines, temporalités fragmentées et récits oubliés.

Thomas Garnier (né en 1991) est un artiste et plasticien français. Formé initialement à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Val de Seine, il est diplômé du Fresnoy – Studio national des arts contemporains, où il reçoit le prix « Révélation des arts numériques » de l'ADAGP pour son installation *Cénotaphe*.

Son travail est présenté dans des expositions internationales, foires et biennales telles que la Nuit Blanche (Bruxelles), la Biennale WRO (Wrocław), les Biennales Nemo et Chroniques (Paris et Marseille), le festival et musée Ignite (Miami), la foire d'art médiatique Noise (Istanbul), ainsi que dans des institutions telles que la Fondation Fosun (Shanghai) et la Fondation Fiminco (Paris).

thomasgarnier.com
instagram.com/paramonumental



Grid Embrace, Série Augures, 2025, lithographie en stéréolithographie résine, cadre en frittage de poudre, système led sur mesure (alimentation ou piles), 12 x 10 x 5 cm, pièce unique

La Galerie Talmart à Paris

Direction : Marc Monsallier

La galerie d'art contemporain Talmart est ouverte aux initiatives d'institutions culturelles ou de galeries nomades.

Elle se donne pour mission d'accueillir les propositions de commissaires dont les projets innovants occupent l'espace d'exposition ainsi que de restituer les productions portées par Talmart. Le but est ainsi de promouvoir des pratiques artistiques au cœur du quartier Beaubourg où un public divers peut rencontrer la création sous toutes ses formes au Centre Pompidou comme dans les centres d'art et les galeries.

Par son passé autour d'autres disciplines, Talmart organise dans son espace de galerie ou ses caves voutées, des événements et rencontres autour des arts visuels, de la littérature, et autres pratiques... et donne la parole à de jeunes artistes ou plus confirmé-es, dont le propos s'inscrit dans l'esprit de dialogue.

Un peu d'histoire... Talmart, avant d'être la galerie créée en 2007, était une maison d'éditions fondée en 1980 par Loris Talmart (1928-2004). Lors de sa reprise, Marc Monsallier a orienté l'activité vers les arts visuels dans l'édition de catalogues d'artistes et l'organisation d'expositions jusqu'en 2014. Parmi les artistes qui ont marqué les lieux : Shadi Alzaqzouq, Taysir Batniji, Nadia Benbouda, Anne-Flore Cabanis & Nicolas Charbonnier, Nidhal Chamekh, Ymène Chétouane, Pascal Colrat, Tarik Essalhi, Demiàn Flores, Jean-Marc Forax, Malek Gnaoui, Robert Langenegger, Christian Prunello, Younès Rahmoun, Massinissa Selmani...

De 2014 à 2021, Marc Monsallier s'est expatrié en poste à l'Institut français de Tunisie puis pendant quatre ans à la direction de l'Institut français de Saint-Louis du Sénégal. Ces nouvelles expériences l'ont notamment conduit à la mise en œuvre du projet de résidence pluridisciplinaire, la Villa Saint-Louis Ndar à Saint-Louis.

La reprise de la galerie Talmart s'est faite dans l'ouverture aux intervenants extérieurs : institutions œuvrant hors les murs, galeries nomades, commissaires à l'origine de projets singuliers... le tout tendant vers l'idée d'un « project space ».

talmart.com

CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Loin de constituer un mausolée qui contribuerait à la canonisation de l'héritage patrimonial de la culture belge francophone, le Centre est un catalyseur situé de référence de la création contemporaine dite belge et de l'écosystème artistique dans sa transversalité.

Au travers d'une programmation résolument désanctuarisante et transdisciplinaire, le Centre est mandaté pour diffuser et valoriser des signatures d'artistes basé·e·s en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il assure ainsi la promotion des talents émergents ou confirmés, du périphérique au consacré. Il contribue à stimuler les coproductions et partenariats internationaux et à cristalliser une attention en faveur de la scène dite belge.

Le Centre dévoile, par saison, des démarches artistiques qui attestent de l'irréductibilité à un dénominateur commun des territoires poreux de création contemporaine. Situé dans le 4^e arrondissement de Paris, sa programmation se déploie sur plus de 1000 m². Ilot offshore, outre la programmation qu'il déploie en In-Situ, il implémente également des programmations en Hors-les-Murs et investit le Cyberspace comme territoire de création et de propagation avec des contenus dédiés.

Le Centre est un service décentralisé de Wallonie-Bruxelles International (WBI) : instrument de la politique internationale menée par la Wallonie, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale.

cwb.fr

Contact Presse

Pauline Couturier	+33 (0)1 53 01 97 20
Chargée du département du développement des publics et des partenariats	p.couturier@cwb.fr
Service communication	communication@cwb.fr

Accès et infos pratiques

Galerie Talmart
22 rue du Cloître Saint-Merri, 75004 Paris
Exposition ouverte du lundi au vendredi de 14h00 à 18h00
Renseignements : 01 53 01 96 96
info@cwb.fr
talmart.com

Centre Wallonie-Bruxelles Paris
www.cwb.fr